

Illustration Européenne

ABONNEMENTS.

BRUXELLES, 10 fr., - PROVINCE, fr. 10.50,-
ÉTRANGER fr. 10, plus les frais de poste.
Directeur : THÉO SPÆE.

Rédacteur en Chef : MARCELLIN LA GARDE

SOMMAIRE. Gravures: Un Mariage Alsacien, d'après M. Benjamin Vautier. - Les Bibelots, d'après M. Tissot. - De la Mine au Moulin (Californie). - L'Héritière de Duivenvoorde. Le Chevalier à la sombre Armure.

TEXTE. Nos Gravures. - Chronique littéraire, Mémoires du Cardinal de Bernis. - Connaissances Usuelles de la Semaine. - Mulâtre, Esclave et grand Peintre. - Eléonore de Rouge-Cloître. Roman. - L'Héritière de Duivenvoorde. Histoire de la Lutte entre les Hameçons et les Cabillauds. - La Boîte aux Jeux d'esprit. Logogriphe.

ADMINISTRATION.

Boulevard du Nord N°. 107.
à BRUXELLES.

Administrateur: C. APPELIAN.

Prop.-Éditeur: HENRI BOGAERTS.

N°. 32.

— 9^e ANNÉE. —

14 Juin 1879

NOS GRAVURES.

UN MARIAGE ALSACIEN.

Enfin l'heure solennelle a sonné! On s'est acheminé vers la maison communale, on s'apprête à franchir le seuil de la salle des mariages. Grande affaire dans la vie! Aussi la future, à

ce moment suprême, où elle va engager sa destinée, semble soucieuse, hésitante même; elle se prend tout-à-coup à réfléchir profondément. Elle est évidemment bien décidée, et contente du choix qu'elle a fait; mais il est si naturel qu'à cet instant on se voie l'esprit assailli de mille et mille pensées, tantôt gaies, joyeuses, tantôt graves ou même mélancoliques. En effet, la femme, dans ces situations, est heureuse et

triste à la fois: heureuse de s'unir à celui qu'elle aime, mais triste aussi de quitter des parents, des amis, des sœurs, des frères, etc...

Voilà la porte qui s'ouvre toute large à deux battants; la sœur de la future l'encourage, la pousse avec la main vers la salle; le père et la mère suivent et interrogent sans doute leurs souvenirs. La cérémonie va bientôt commencer, car on aperçoit dans le lointain M. le Maire,



UN MARIAGE ALSACIEN, D'APRÈS M. BENJAMIN VAUTIER.

qui arrive d'un pas grave, d'un pas tout de circonstance.

Le mariage aura d'autres témoins encore.

Voyez cette jeune fille assise sur ce banc à côté de son prétendu: elle jette sur son amie,

plus heureuse qu'elle, des yeux pleins d'envie. Ce jour fortuné, après lequel elle aspire si ardemment, est encore bien éloigné et bien incertain pour elle, malgré toutes les belles promesses qu'on lui fait continuellement.

LES BIBELOTS.

Notre siècle a la passion de collectionner; on fait des collections de timbres-poste, de journaux, de cartes-de-visite, de vieilles monnaies,

de porcelaines, d'armes, de cannes, de pipes; en un mot, de mille et mille choses plus singulières les unes que les autres. C'est une passion très-inoffensive, il est vrai, et qui peut être d'une grande utilité pour la science, mais qui, en tout cas, coûte souvent très-cher à celui qui en est possédé.

C'est la mode du jour d'avoir une collection; non pas que l'on soit précisément antiquaire, ou numismate, mais parce que c'est la mode.

Beaucoup de salons sont de véritables musées, où l'on entasse tout ce que l'on a pu trouver de plus curieux, de plus vieux en fait de poterie et de bibelots de tout genre, bref, de ces mille petits riens que l'on achète à prix d'or. Tables, consoles, étagères, cheminées, armoires en sont tellement encombrées qu'on a de la peine à se retourner, et qu'il faut bien faire attention pour ne pas renverser quelque vilain magot chinois avec un ventre comme un tonneau, ou casser quelque vieille cruche, qui passe pour une amphore grecque.

Evidemment, pour le maître de la maison, tout cela est d'une authenticité indiscutable.

Mais bien souvent le malheureux, qui n'est pas fin connaisseur en ces choses et qui veut simplement orner son salon, est tombé entre les griffes de fripiers matois et coquins.

Il vous montrera une idole, qui a été autrefois en grande vénération dans un des principaux temples de Pékin; mais en réalité c'est le fripier lui-même qui l'a taillée ou fait tailler avec un méchant couteau; ceci, c'est un sabre, qui a servi à un grand mandarin à s'ouvrir le ventre; et ce n'est après tout qu'un cimenterre turc rapporté de la dernière guerre des Balkans; les amphores grecques sortent toutes fraîches émoulues de la fabrique de poterie d'en face; les vieux tableaux sont d'affreuses croûtes, que l'on a suspendues quelque temps dans la cheminée, en compagnie d'un jambon, pour leur donner un petit air antique et crasseux.

Et voilà comment le monde aime à se laisser tromper pour satisfaire une sotte vanité!

Mais il y a collectionneur et collectionneur; il y en a qui ont fait sur l'antiquité de sérieuses études, qui collectionnent, non par manie, non pour avoir le plus de bibelots, mais par amour pour la science.

Tel est le propriétaire de ce riche musée, que ces deux jeunes filles visitent avec tant d'intérêt.

Celui-là est un antiquaire intelligent, érudit, qui sait collectionner avec goût et discernement, qui, par de longues et minutieuses recherches, a entassé chez lui les curiosités les plus précieuses et les plus rares des peuples anciens et des nations étrangères.

Sa fille partage ses nobles goûts, et fait admirer à une amie la nombreuse collection de bijoux, de chinoiseries, de vases, d'armes, de cristaux, de tableaux, de médailles, de monnaies, etc., qu'elle a arrangés avec tant d'ordre et tant d'intelligence.

DE LA MINE AU MOULIN (CALIFORNIE).

Nous pensons être agréable à nos lecteurs en donnant, comme explicatif de notre gravure, quelques détails bien intéressants sur la manière dont se fait en Californie le transport du minerai d'or de la mine au moulin.

L'or et l'argent dans les Etats de l'ouest de l'Amérique, se trouvent renfermés dans les veines de rochers de quartz en particules de différentes grandeurs, souvent trop petites pour être découvertes à l'œil nu. Quelquefois ces veines sont décomposées par des agents atmosphériques ou minées par des eaux courantes; alors le métal pur se trouve mêlé à la terre des vallées, dont on la sépare par le lavage. Après cette épuration, ce quartz est transporté de la mine au moulin pour y être broyé et réduit en poudre; et là on sépare de nouveau le métal du quartz à l'aide du vif argent.

Ce transport s'effectue à l'aide de charrettes; et malgré les plus grandes précautions, ces voyages offrent souvent des accidents très-graves; car, dans ces régions montagneuses, les routes sont étroites et escarpées et souvent bordées de précipices.

Chaque voiture est pourvue d'un frein puissant, capable d'arrêter le véhicule dans les endroits les plus dangereux de la route, et dès que l'on commence à descendre une pente, le conducteur le met en activité. Les chevaux portent des sonnettes au cou pour avertir les piétons; quand plusieurs charrettes se suivent, on ne met de grelots qu'à la première et à la dernière; du moment que le voyageur a entendu tinter les derniers, il peut continuer sa route sans danger.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE.

LES MÉMOIRES DU CARDINAL DE BERNIS. (1)

On connaît mal le Cardinal de Bernis. Un méchant alexandrin de Frédéric, quelques épi grammes sans valeur et quelques anecdotes apocryphes ont accrédité une légende n'ayant de l'Histoire que les apparences. Le public, qui adopte volontiers les opinions toutes faites, a ajouté foi aux jugements d'hommes de lettres très-peu au courant des secrets de la politique française, ou de philosophes aux gages du roi de Prusse. Aussi le public est-il tombé dans d'étranges erreurs. L'abbé de Bernis, académicien, a fait oublier l'abbé de Bernis, ambassadeur, négociateur et ministre. La publication de ses Mémoires inédits (2), qui projettent une si vive lumière sur toute une période du XVIII^e siècle, et spécialement sur les commencements de la guerre de Sept-Ans, mérite donc d'être accueillie avec faveur par les érudits.

* *

François-Joachim Pierre de Bernis, né le 22 mai 1715 d'une famille illustre du Languedoc, et doué des qualités du cœur et de l'esprit, fit de bonnes études, en province d'abord, puis à Paris, où il eut, pour professeur de rhétorique, le célèbre Père Porée. Après avoir terminé son éducation, il prit le titre d'abbé, bien qu'il ne fût pas engagé dans les ordres, se destina aux lettres et cultiva la poésie. A 29 ans, il était déjà membre de l'Académie française. Mais bientôt après, abandonnant le genre frivole, il s'adonna à l'étude de l'histoire, de la politique et de la morale. C'était suivre une bonne voie. Nommé ambassadeur à Venise (3) il remplit sa mission avec tant de tact, de zèle et de succès que de retour à Paris, en 1755, au moment où Marie-Thérèse proposait à Louis XV une alliance défensive contre la Prusse et l'Angleterre, il fut choisi (de préférence aux membres du conseil) pour en débattre les conditions avec l'envoyé de l'Impératrice-Reine, le comte de Starhemberg.

Le traité fut conclu, après bien des pourparlers, pendant lesquels l'abbé de Bernis, accablé de travail, suffit à tout avec une activité remarquable. Appelé, pour prix de son dévouement, au poste de secrétaire d'Etat des Affaires Étrangères, il put goûter tout d'abord les fruits de son œuvre: Frédéric venait d'être battu à Kollin par le maréchal Daun. Malheureusement la suite de la campagne ne répondit pas au début. Soubise, mis à la tête de l'armée franco-impériale, forte de 45 à 50.000 hommes, alla se faire écraser à Rosbach par 6 bataillons et 30 escadrons et, quelques jours après, les Prussiens gagnaient sur le prince de Lorraine la bataille de Leuthen.

Alors l'abbé de Bernis proposa au Roi d'entrer en arrangement avec l'Angleterre. La situation financière de la France, non moins que l'état de ses armées, rendait la paix nécessaire. Mais les partisans de la guerre l'emportèrent. Le ministre, qui voyait le péril où courait sa patrie,

(1) Mémoires et Lettres du Cardinal de Bernis (1715—1758), publiés avec l'autorisation de sa famille, d'après les manuscrits inédits, par Frédéric Masson, bibliothécaire du Ministère des Affaires Étrangères. 2 volumes in-8°. — Paris, Plon, éditeur.

(2) Dans l'introduction, qui est de M. Masson, il nous semble apercevoir une tendance à excuser les fautes de Louis XV. Cette indulgence nous étonne. Le vice, bien qu'il soit élégant et couronné, reste toujours le vice, et l'Histoire ne saurait, sans déchoir, se faire la complice des passions d'une époque, d'une nation ou d'un homme.

(3) C'est à Venise que, se décidant à entrer dans les ordres, il reçut le sous-diaconat.

ne voulut pas céder: il se retira au moment où il venait de recevoir le chapeau de Cardinal. Peu de temps après, il fut exilé à son château de Vic-sur-Aisne. Ce fut dans cette retraite que, pour occuper ses loisirs, il prit la résolution de dicter ses Mémoires.

Cet ouvrage, demeuré inachevé, est divisé en trois parties; les deux dernières étant exclusivement politiques. La première, plus intime, renferme quelques chapitres intéressants qui aident à mieux faire connaître la trempe d'esprit de l'auteur. Nous allons en détacher quelques passages qui, nous l'espérons, seront du goût de nos lecteurs.

* *

Pour détourner tout soupçon de vanité littéraire, le Cardinal a soin de déclarer à sa nièce, la marquise du Puy-Montbrun, qu'à l'égard du style, elle ne doit pas s'attendre à beaucoup d'art. „Il y a longtemps,” dit-il, „que j'ai renoncé à toute enluminure académique. Je ne méprise pas l'éloquence, assurément, mais je ne la place pas dans la symétrie des mots; il faut perdre trop de temps pour écrire avec une certaine élégance: il est plus facile, plus court et peut-être plus agréable d'exprimer fort simplement ses pensées.” Cet aveu nous dispense d'en dire plus sur ce sujet.

Les premières pages des Mémoires sont consacrées à la famille, à l'enfance et à l'éducation du futur ministre. Il s'y trouve un passage assez curieux, pour l'époque, sur les avantages de l'éducation publique:

„L'éducation domestique a encore beaucoup d'autres inconvénients: elle nourrit la vanité dans les enfants; ils se croient de meilleure maison par là qu'ils l'entendent dire à leurs parents et à leurs valets... En un mot, je préfère l'éducation des collèges à l'éducation domestique, parce que, dans les collèges, on est également corrigé par les leçons des supérieurs et des camarades; ces derniers ne passent aucun ridicule, aucun faux air; ils accoutument aux égards réciproques et préparent l'esprit à se soumettre à différents tons et à se plier à la diversité des humeurs, des usages et des caractères.”

Nous rencontrons, quelques pages plus loin, une idée neuve alors, mais réalisée en partie de nos jours, à propos de l'enseignement des humanités:

„Je finirai cet article par quelques réflexions. Pourquoi employer dix ans entiers à apprendre très-imparfaitement la langue latine aux enfants? Dans un âge plus avancé, ils sauraient plus de latin au bout de six mois qu'on n'en apprend au collège après plusieurs années. Pourquoi les enfants, n'étant pas de la même condition, ni destinés aux mêmes emplois, sont-ils assujettis à la même éducation? Ne vaudrait-il pas mieux montrer l'arithmétique au fils d'un marchand, par exemple, que de lui enseigner à faire des vers grecs et latins? Je voudrais que chacun fût élevé selon son état, et relativement aux emplois qu'il doit remplir dans la société (1) ... J'estime l'étude des langues savantes, elles donnent la clef de tous les trésors de l'antiquité; mais cette étude n'est point aussi utile à tous les hommes que le serait celle des langues vivantes. Chaque état, chaque profession me paraissent exiger un plan d'éducation propre, particulière et relative.”

Au fond, c'était réclamer l'établissement d'écoles professionnelles et spéciales à chaque condition.

* *

Dans le chapitre intitulé: des gens de lettres, il est intéressant de voir quel jugement portera le Cardinal sur une catégorie d'hommes qui lui sont bien connus:

„Le caractère essentiel et distinctif des gens de lettres, c'est l'amour-propre. C'est aussi ce qui rend quelquefois leur commerce fatigant et dangereux: fatigant, parce qu'il faut se résoudre à les louer sans cesse; dangereux, parce que la moindre égratignure faite à leur vanité allume leur haine, excite leur vengeance.”

Voici maintenant une remarque bien juste sur l'esprit:

„Avant que de finir cet article, je suis bien

(1) Vérité trop oubliée aujourd'hui.

aise de dire un mot de l'esprit auquel tout le monde prétend, et que chacun définit à sa mode. J'ai cru longtemps qu'il suffisait de dire et d'écrire de belles choses pour être homme d'esprit; mais, depuis, j'ai réfléchi: je pense qu'on peut être aimable, amusant, singulier, sans être fort spirituel. L'homme d'esprit, à mon avis, est celui qui éclaire son siècle par des ouvrages utiles, celui qui rend les hommes heureux par de sages lois, celui qui les rend meilleurs par une morale plus pure et par des préceptes ennoblis par l'éloquence et embellis par l'imagination. Tout ouvrage qui ne remplit pas, avec supériorité, un objet d'utilité physique ou morale, ne devrait pas acquiescer à son auteur la réputation d'homme d'esprit. En un mot, je ne sépare point l'esprit du bon sens et de la vertu."

* *

Après les gens de lettres viennent les grands seigneurs :

"Il faut convenir que les grands seigneurs sont moins ignorants aujourd'hui qu'ils ne l'étaient du bon vieux temps: il n'est pas rare dans ce siècle de trouver des écrivains parmi les gens de qualité; mais on doit avouer aussi qu'autrefois on trouvait plus aisément parmi les grands seigneurs (dont plusieurs savaient à peine lire et écrire) des généraux et d'habiles ministres: ce ne sont pas tant les livres qui forment les grands hommes, ce sont les affaires, l'élévation de l'âme et l'honneur."

Enfin citons, pour terminer, cette réflexion sur la vanité :

"Depuis quelque temps, la bonne noblesse a quitté la couronne de comte pour celle de marquis; les financiers ont usurpé cette dernière et forcé la noblesse à usurper la couronne ducale; les ducs et les grands seigneurs, ne sachant plus que faire pour se distinguer, courent leurs armes d'un bonnet d'électeur ou d'un globe impérial: on sent combien tout cela est indécent et ridicule."

* *

Il nous reste à féliciter les éditeurs des soins matériels qu'ils ont apportés à la publication de l'ouvrage dont nous venons de donner quelques extraits. En tête du premier volume se trouve un très-beau portrait du Cardinal, d'après le peintre Callet. En voyant son regard fier et intelligent, son maintien noble et grave, on comprend mieux le courage avec lequel, aux plus mauvais jours de la Révolution Française, il supporta la pauvreté plutôt que de trahir sa Foi et sa Conscience.

DON HENRIQUE.

CONNAISSANCES USUELLES DE LA SEMAINE.

Il est une plante que nous voudrions voir cultivée dans tous les jardins, à la campagne surtout, à cause de ses utiles et nombreuses propriétés, trop peu connues, alors que l'on adopte avec enthousiasme tant de remèdes exotiques — coûteux et douteux —. Je veux parler de l'angélique, constituée par une tige ronde, grosse, striée, creuse intérieurement, d'un vert rougeâtre, aux feuilles grandes et dentelées, aux fleurs blanches en forme de parasol; à la saveur amère, à l'odeur forte, musquée et suave. Elle se multiplie par semence recouverte d'un peu de terreau, à l'ombre, dans une terre bien amendée, et demande à être fréquemment arrosée.

La récolte de l'angélique a lieu en juin et en juillet pour les tiges, et en septembre pour les racines. On les fend par morceaux pour les faire sécher.

L'angélique est stimulante, stomachique, sudorifique. Sa racine et ses semences ont des propriétés médicinales très-énergiques; l'usage en est recommandé aux goutteux qui digèrent péniblement et aux convalescents dont les forces sont épuisées. La racine d'angélique est employée dans toutes les maladies aiguës et chroniques qui exigent des cordiaux et des fortifiants: telles sont les fièvres intermittentes, la paralysie. On l'emploie aussi dans l'atonie générale, dans celle des organes digestifs, dans

les vomissements nerveux, l'hystérie, la névrose avec débilité, dans les catharrhes chroniques, les coliques venteuses.

On emploie l'angélique en infusion (racines ou jeunes tiges: 10 à 20 grammes par litre d'eau); en poudre (2 à 6 grammes dans une cuillerée de vin).

Le vin d'angélique se prépare de la manière suivante: Racines d'angélique coupées par morceaux 2 onces, cannelle fine 2 gros, vin rouge 2 litres; on fait infuser à froid, pendant quatre jours, dans un vase bien fermé, puis on filtre la liqueur. On prend deux à trois cuillerées à bouche le matin, à midi et le soir en se couchant. Ce vin ranime le système organique, surtout les forces digestives.

Le ratafia d'angélique se prépare ainsi: semence d'angélique, 3 gros, semence de fenouil et d'anis, de chaque 3 gros, eau-de-vie, deux pintes, eau filtrée, 6 onces. Après une infusion à froid de dix jours, on ajoute une livre de bon sucre; on laisse reposer la liqueur et l'on filtre ensuite.

Pour la confiture d'angélique, coupez des tiges d'angélique bien tendres, à 10, 12 ou 15 centimètres de long; jetez-les à mesure dans de l'eau froide; retirez-les et les mettez dans de l'eau très-chaude, mais non bouillante, laissez refroidir le tout ensemble pendant une heure. Débarrassez alors l'angélique de toute filandre et de la peau de dessous; mettez-la dans une bassine avec assez d'eau pour qu'elle y baigne; faites bouillir jusqu'à ce qu'elle fléchisse sous la pression du doigt, retirez la bassine de dessus le feu, salez avec une poignée de sel, pour faire reverdir les tiges. Au bout d'une heure, retirez-les de l'eau, égouttez-les. Faites un sirop avec un poids de sucre égal au poids des tiges, et à partir de ce moment, agissez comme s'il s'agissait de confire des abricots.

On compose la crème d'angélique de cette façon: Coupez en petits morceaux 250 grammes de tige d'angélique fraîchement cueillie et débarrassée des feuilles qui lui servent d'enveloppe; mettez ces morceaux infuser pendant six semaines dans trois litres d'eau-de-vie, avec 12 gr. de muscade, 4 gr. de cannelle, 6 clous de girofle et 2 livres de sucre fondu dans un litre d'eau filtrée.

Enfin l'angélique entre encore dans la composition d'un remède excellent contre la cholérine: Prenez racine d'angélique, de calamus, de grande aulnée, de gentiane, de chacune 32 grammes; faites infuser à froid pendant trois jours dans un litre de bonne eau-de-vie, puis tirez à clair. La dose est d'un verre à liqueur pour les adultes.

On voit que nous avons raison, en commençant, de recommander cette plante vraiment précieuse.

ÉLOY.

MULATRE, ESCLAVE ET GRAND PEINTRE.

I.

Il y avait quelques années seulement que le jeune peintre Diego Velasquez était venu de Séville, son lieu natal, s'établir à Madrid, et déjà il s'était créé une si grande réputation que le roi Philippe IV l'avait chargé de faire son portrait, ainsi que ceux des Enfants. Souvent même le monarque visitait son atelier.

Au mois de septembre de l'année 1628, une nouvelle se répandit dans la capitale des Espagnes et mit en émoi la cour et les classes élevées. Il ne s'agissait pourtant que de l'arrivée d'un peintre, mais ce peintre, c'était Pierre-Paul Rubens, qui venait recevoir ses instructions comme ambassadeur chargé de négocier la paix entre l'Espagne et l'Angleterre.

Après les visites officielles, il fit savoir à Velasquez qu'il viendrait lui serrer la main et admirer ses œuvres.

Qu'on juge de l'émotion qu'éprouva le jeune artiste à cette nouvelle.

Alors vivait dans la maison de Diego un mulâtre, âgé de vingt-deux ans, pauvre esclave timide et embarrassé, appelé Juan, que le peintre aimait et protégeait, mais qui en son absence

était le jouet et le souffre-douleur de ses élèves.

Voici comment il était tombé en la possession de Velasquez. Celui-ci avait fait le portrait d'un vieil amiral qui vint le remercier, suivi d'un jeune homme portant une riche chaîne d'or. Lorsqu'il eut remis le présent au peintre, il lui dit brusquement, en montrant l'esclave: „Quand j'offre un bijou, l'écrin y est toujours compris." Il sortit en achevant ces mots.

La manière dont le pauvre esclave était entré dans l'atelier, fut pour les élèves une source inépuisable de plaisanteries. Ils trouvèrent charmant de lui donner le nom de son premier maître; et ils l'appelèrent Juan de Paréja, nom qu'il conserva toujours. Velasquez, de son côté, le chargea des soins de l'atelier, soins qui donnaient peu de besogne, mais qui devaient longuement éprouver la patience du mulâtre. Juan était heureux toutes les fois que l'artiste était là; mais dès qu'il sortait, il avait à souffrir des élèves, comme nous l'avons dit, un torrent de malices qui ne s'épuisait point. Après les avoir supportées longtemps avec une résignation magnanime, il prit le parti, pour les éviter, de se réfugier, quand Velasquez était absent, dans quelque coin ignoré, où il se blottissait à l'abri des persécutions.

On dit que l'homme est imitateur, que l'industrie appelle l'industrie, que les arts se propagent par le contact. Juan n'avait pu voir peindre pendant un an, ni entendre pendant un an les plus grands personnages élever au ciel la peinture, sans concevoir l'envie de manier aussi les couleurs. Pour charmer les longues heures de solitude où il attendait le retour de son maître, il essaya donc de peindre. Il n'avait que des pinceaux de rebut et des restes de couleurs qu'il ramassait à droite et à gauche. Il sentait bien qu'il ne faisait que barbouiller, mais il y trouvait du charme, et gardait sur ses occupations secrètes un silence si absolu, que personne, pendant quatre ans, ne les soupçonna.

II.

Donc, c'était le jour où l'on attendait l'illustre Flamand, que le roi Philippe IV devait accompagner. Comme celui-ci venait assez fréquemment, sa présence n'excitait aucune émotion; mais Rubens était pour Velasquez et ses élèves bien au-dessus du roi de toutes les Espagnes: c'était leur souverain à eux, le roi de la peinture, le grand-maître des arts. Alors en Europe on ne prononçait qu'avec un respectueux enthousiasme le grand nom de Rubens. Dans sa glorieuse patrie, dans la Hollande, dans l'Empire germanique, en France, en Italie, en Angleterre, en Espagne, partout ce nom était révérend. Il était l'ami de tous les princes. Marie de Médicis le chérissait, Philippe IV l'avait comblé de dignités, le roi d'Angleterre, Charles I^{er}, l'avait créé chevalier en plein parlement; l'Infante Isabelle aimait à s'asseoir auprès de son chevalet. Il avait accroché des toiles dans toutes les galeries de l'Europe, il avait formé des écoles de peinture et de gravure qui devaient étonner le monde. Architecte, il s'était bâti un palais à Anvers, il y avait construit le magnifique temple des Jésuites; diplomate, il avait conclu des traités de paix en faisant le portrait des potentats; écrivain, il était en correspondance avec les premiers savants de l'Europe. Son caractère répondait à son génie. Il entretenait à ses frais de jeunes artistes à Rome. Il répondait à ses ennemis par des bienfaits. Corneille Schut s'était déclaré son ennemi: il apprit qu'il manquait de travail, il lui en procura sur-le-champ. Comme il faisait faire par Van Uden et par d'autres de ses élèves les animaux et les paysages de ses tableaux, on lui reprocha de ne savoir pas traiter ces genres: peu de temps après il exposa en public des chasses de la plus grande force et de magnifiques paysages, entièrement peints de sa main. On blâmait ses caractères de tête, il fit la „Descente de Croix." Il répondait à la critique en la désarmant, c'est-à-dire, en faisant ce qu'elle l'accusait de ne pas savoir faire. Il citait ce proverbe espagnol: „Faites bien, vous aurez des envieux; faites mieux, vous les confondrez."

Le cœur de Velasquez battait vivement à la pensée qu'il allait être jugé par le plus célèbre des artistes de son temps.

„Ma renommée n'est rien, disait-il, tant que je n'aurai pas l'approbation de Rubens.”

A midi, deux cortèges arrivèrent presque à la fois dans la cour de l'habitation de Diego Velasquez. L'un de ces cortèges s'arrêta avec

déférence pour laisser passer le roi Philippe IV, entouré de l'élite des grands d'Espagne. Puis l'autre cortège entra: c'était Rubens, accompagné de Van Dyck, de Sneyders, de Van Uden, de Gaspard Craeyer, de Widens, et d'autres

artistes, ses élèves, qu'il emmenait avec lui dans ses ambassades; car il venait pour la seconde fois en Espagne avec le caractère d'ambassadeur.

Dès que l'artiste flamand se trouva en pré-



LES BIBELOTS, D'APRÈS M. TISSOT.

sence du roi, il se hâta de descendre de cheval, et vint s'incliner devant le prince. Mais Philippe IV ne voulut pas recevoir cet hommage.

— Nous sommes ici chez un peintre, dit-il; c'est vous qui êtes le monarque.

Il le prit en même temps par le bras, et les deux rois entrèrent dans l'atelier suivis de leurs cours.

De la part de Velasquez et de ses élèves, les politesses étaient pour Philippe, les honneurs

pour Rubens. Juan de Paréja, l'esclave mulâtre, paraissait surtout fasciné; ses yeux ardents dévoraient le grand homme avec une haute vénération. On eût pu voir que, s'il l'eût osé, il se fût prosterné à ses genoux.

III.

Rubens avait alors cinquante deux ans; sa tête était belle, sa figure imposante, son port noble et distingué. Habitué à voir les cours,

il joignait à la majesté du génie les manières du gentilhomme.

Enfin, le chef de l'école flamande se mit à examiner en silence les ouvrages du chef de l'école espagnole. A la vue de la „Robe de

Joseph,” il exprima sa profonde admiration et tendit silencieusement la main à Velasquez, qui se jeta dans ses bras.

— Voilà, s'écria le jeune homme en éclatant, le plus grand jour de ma vie! Vous mettez le



DE LA MINE AU MOULIN (CALIFORNIE).

comble à mon bonheur et à ma gloire, señor, si vous daignez honorer mon atelier, en y donnant un coup de pinceau.

En disant ces mots, il indiquait de la main ses principaux tableaux et présentait à Rubens

un pinceau et une palette, dans l'espoir que le grand artiste jetterait sur quelque partie d'un de ses ouvrages un rayon de sa flamme.

— Tout ce que je vois est achevé, dit Rubens, en se baissant pour prendre une toile retournée

contre le mur et qu'il croyait blanche.

Il jeta un cri de surprise; car cette toile était le tableau connu depuis sous le nom de „l'Ensevelissement.”

L'esclave mulâtre pâlit de frayeur, en voyant

dans de telles mains cette toile qu'il ne croyait pas là et qu'il avait peinte dans le secret de la solitude.

Il se mit à trembler comme un coupable, baissant la tête sous la double attente de la réprimande de son maître et de la raillerie des élèves. Rubens cependant examinait cette peinture attentivement.

— J'avais cru d'abord, dit-il enfin, que cet ouvrage était de vous, Velasquez...

L'esclave releva la tête, n'osant en croire ses oreilles et se sentant enlevé par un rêve d'or au-delà de tous ses vœux. Mais personne ne le remarquait.

— En y regardant de plus près, continua Rubens, je reconnais que cette peinture doit être d'un de vos élèves. Quel qu'il soit, il peut dès à présent se dire maître, car il y a là du talent et du génie.

Chacune de ces paroles doublait les palpitations dans le cœur du pauvre Juan.

— J'ignore, répliqua Velasquez, qui a peint ce tableau, que je ne savais pas dans mon atelier.

Il jeta un regard inquiet sur tous ses élèves.

— Qui de vous, messieurs, a fait ceci? dit-il.

Personne n'avait répondu, lorsque ses yeux rencontrèrent le mulâtre.

Juan de Paréja tomba à genoux dans une émotion inexprimable.

— C'est moi, dit-il.

IV.

On fut obligé de le soutenir. Il s'était mis à pleurer, sans pouvoir ajouter un mot de plus. Rubens et Velasquez le relevèrent et l'embrassèrent. Le roi Philippe IV, heureux témoin de cette grande scène, s'avança aussitôt, et posant sa main sur l'épaule du mulâtre :

— Un homme de génie ne peut rester esclave, dit-il; lève le front et sois libre. Ton maître, tout-à-l'heure, recevra deux cents onces d'or pour ta rançon.

— Et ces deux cents onces d'or, Juan, t'appartiennent, répliqua Velasquez; j'ai déjà beaucoup gagné en trouvant en toi, au lieu d'un esclave, un peintre et un ami.

— Oh! toujours un esclave, s'écria Juan de Paréja, avec effusion. Oui, continua-t-il, je veux toujours être votre esclave.

Rubens, trop ému, avait déposé la palette et le pinceau; il remit au lendemain le plaisir que lui demandait Velasquez de laisser dans son atelier une trace de sa présence. Les deux cortèges sortirent.

Le lendemain, Rubens vint selon sa promesse; il peignit pendant une heure et laissa une esquisse. Il fut servi par Juan, maintenant vêtu en homme libre, et ne partit pas sans avoir embrassé encore ce nouveau confrère qui semblait l'adorer.

Voici maintenant quelques détails sur la vie d'artiste de Juan de Paréja. Il n'oublia jamais les bons traitements qu'il avait reçus chez Velasquez. Jamais il ne voulut se séparer de lui. Il l'accompagnait partout, et fut admis à Rome, le même jour que lui, dans l'Académie de S'-Luc, qui alors comptait parmi ses membres, le Dominiquin, le Guide, Pietro de Cortone, le Guerchin, di Sandraet, etc.

Diégo Velasquez, chargé de gloire et de dignités, mourut en 1660, d'une maladie contagieuse. Juan, qui n'avait pas quitté son lit funèbre, continua ses soins à sa veuve, atteinte du même mal et qui expira trente jours après. Alors il se rendit près de la fille de son maître, qui depuis peu avait épousé le paysagiste Martinez del Mazo.

— Senora, lui dit-il, il ne me reste que vous, prenez-moi à votre service, si vous ne voulez pas que je meure.

— Entre, tu es de la maison, lui fut-il répondu.

Et Juan resta là jusqu'à sa mort, arrivée en 1670, où il reçut un coup de poignard destiné au mari de la fille de Velasquez.

La partie du Musée de Paris qu'on appelle musée espagnol, possède deux des tableaux de l'artiste mulâtre: „les Saintes Femmes au tombeau du Sauveur,” et cette fameuse toile de „l'Ensevelissement,” qui reçut la lumière dans les mains de Rubens.

(D'après l'esp. de R. Humara.)

ÉLÉONORE DE ROUGE-CLOITRE.

Roman.

TROISIÈME ET DERNIÈRE PARTIE.

(Suite, voir page 246.)

XIX.

La vieille servante, en voyant sa maîtresse étendue sur le sol, inanimée, s'écria avec un accent de douleur, en s'adressant à René :

— Elle s'est tuée, elle est morte!... et c'est vous qui en êtes la cause!

Le jeune homme, pendant ce temps, avait soulevé la blessée dans ses bras.

— Non, dit-il, vous vous trompez, c'est un simple évanouissement. Indiquez-moi un endroit où nous puissions la transporter et lui donner les soins que réclame son état.

Augustine ouvrit la porte d'un petit salon, où se trouvait un canapé sur lequel M^{lle} de Rouge-Cloître fut étendue.

René avait deviné juste: il n'y avait chez elle qu'un simple étourdissement; la blessure qu'elle avait au front n'offrait aucune gravité; quelques effusions d'eau froide suffirent pour la faire revenir à elle.

A peine eût-elle ouvert les yeux qu'elle enveloppa le visiteur d'un regard qui le troubla profondément. Puis elle commanda à la servante de s'éloigner, disant qu'elle se sentait tout-à-fait bien, qu'aucun pansement, aucun soin n'étaient nécessaires. C'était toujours la femme forte du temps jadis. Il y eut un court silence.

— Asseyez-vous, Monsieur, dit-elle d'un ton bref, et veuillez écouter les paroles sévères que j'ai le droit de vous adresser. Votre conduite n'est pas celle d'un gentilhomme, et n'a pas même pour excuse votre jeunesse... Ce n'est pas ainsi que nous devons nous retrouver.

René voulut l'interrompre.

— Laissez-moi continuer, je vous prie.

Je sais d'avance tout ce que vous pouvez me dire, mais vous auriez dû comprendre que si, moi et votre tante, nous avons agi de concert comme nous l'avons fait, il y a eu pour cela des motifs d'une gravité exceptionnelle. Nous vous avons laissé ignorer que votre père existe encore... Cette ignorance, nous avons voulu qu'elle fût universellement partagée, que personne ne sût si le comte de Rouge-Cloître était mort ou vivant... Malgré toutes nos précautions, le secret a été trahi, et vous en avez abusé pour pénétrer ici, sans m'avertir, sans m'en demander la permission. Eh bien, vous avez joué avec le feu, et en admettant que vous atteigniez votre but, vous en auriez le plus amer repentir... Le moment viendra où la triste vérité vous sera révélée, et même ce moment n'est peut-être pas éloigné. Encore une fois, avec un peu de raison, vous comprendriez que l'on ne prend pas une détermination comme celle que nous avons prise, et dans laquelle nous avons persévéré pendant plus de vingt ans, sans que nous y ayons été condamnées par une inexorable nécessité.

— Puis-je parler maintenant, ma cousine? demanda René, avec le plus grand calme.

— Oui, je vous écoute.

Il lui raconta d'abord dans quelles circonstances il avait appris la vérité par Féréol, et continua en ces termes :

— Je me trouvais donc non-seulement dans la situation la plus pénible, la plus équivoque, mais encore devant moi se dressait une sombre énigme, qui jetait le trouble dans ma raison, et eussé-je été le moins curieux, le plus résigné, le plus indifférent des hommes, je devais essayer d'en pénétrer le mystère... Tous les efforts dont j'étais capable, je les ai tentés dans ce but, sans réussir. J'avais la certitude que mon père existait, mais je ne pouvais découvrir sa retraite. Enfin, ayant fait connaissance avec une jeune fille que j'ai jugée digne de devenir ma compagne, je me suis trouvé devant des difficultés légales qu'il me fallait vaincre à tout prix. J'allais solliciter de la justice un jugement qui me permit de me marier en dehors du consentement paternel, quand j'ai su enfin où je pourrais vous trouver... Je suis venu, et au fond de votre âme vous devez reconnaître que j'ai cédé à un sentiment irrésistible, que pas un homme sur terre, dans ma position, n'eût agi autrement que je l'ai fait... Je ne vous demande pas d'explications quant au passé,

je m'incline devant le mobile qui vous a fait agir, mais je vous demande en grâce à voir mon père.

XX.

Eléonore paraissait attendrie; une larme s'échappa de sa paupière.

— René, dit-elle lentement, vous ne savez pas combien la pensée de votre sort m'a fait souffrir; et à cette souffrance s'en mêlaient d'autres bien plus cruelles encore... Vous connaîtrez un jour l'affreuse existence à laquelle j'ai été condamnée, pour obéir à un devoir que je ne pouvais décliner... Ce rude devoir, je l'ai accepté pour lui, et surtout pour vous. Oui, pour vous... René, quand vous apprendrez l'histoire de votre race, quand vous saurez la vérité sur la mort de votre mère, vous me remercirez, vous me bénirez... Nous sommes une race maudite à travers les siècles, René, nous rappelons ces familles du moyen-âge qui ont donné lieu à tant de lugubres légendes.

— Ma chère cousine, interrompit brusquement le jeune comte d'un ton d'impatience, je ne puis admettre cette digression romanesque, et je suis forcé de rappeler à votre souvenir le motif de ma visite. Je suis venu pour voir mon père et je le verrai, coûte que coûte! Dans quelque état qu'il se trouve, je ne crois pas que ma présence soit de nature à lui nuire. Je me prêterai, du reste, à tous les ménagements que vous jugerez nécessaires, mais, dans tous les cas, il faut que je le voie, il le faut absolument...

Il prononça ces paroles avec une certaine véhémence.

— Cela est impossible, tout-à-fait impossible pour le moment...

— Oh, je prévois ce que vous projetez. Vous avez changé plusieurs fois de demeure pour faire perdre vos traces; vous voulez sans doute opérer encore la même manœuvre, mais mes mesures sont prises, je vous en avertis: la maison est surveillée...

Les traits d'Eléonore se crispèrent; elle lança à son interlocuteur un regard où il y avait à la fois de la colère et du mépris.

— Vous regretterez amèrement ces indignes menaces, dit-elle. Malheureux! sachez donc que la vie de sacrifices que je mène depuis tant d'années, n'a eu qu'un but: sauver l'honneur de votre famille, votre honneur... vous épargner un coup de foudre... oui, un coup de foudre, qui pouvait bouleverser votre raison, empoisonner toute votre existence.

— Vraiment, ma cousine, dit René, d'un air sardonique, vous vous adressez mal. Je ne suis ni assez crédule, ni assez impressionnable pour subir l'effet de ce langage, si dramatique et si émouvant qu'il soit. Je sais que ma pauvre mère a été assassinée par une main que la justice n'a pu découvrir; c'est un terrible et cruel événement, mais qui n'implique pas ces mots de race maudite que vous venez d'employer, ces souvenirs du moyen-âge que vous venez d'évoquer... Voyons, consentez-vous, oui ou non, à ce que je voie mon père?

— Oui, mais, je le répète, pas pour le moment; ce serait compromettre une cure qui dure depuis des années et qui peut-être est sur le point d'aboutir. Revenez dans quelques jours, et nous aviserons.

René semblait de plus en plus irrité. Il s'imaginait qu'il était l'objet d'une comédie dont le caractère, dans une circonstance aussi grave, avait quelque chose d'odieux à ses yeux.

— Ah, ah, s'écria-t-il avec colère, mes soupçons se sont donc entièrement confirmés... La raison de mon père est altérée, dites-vous, soit! mais pourquoi donc n'avez-vous cessé de le tenir en charte privée, de cacher son existence? Oh, c'est qu'il sait la vérité... Oui, vous craignez, qu'il ne dise qui a tué ma mère... mais le jour se fera, et je ne reculeraï devant rien... même devant l'intervention de la justice, pour me faire représenter l'auteur de mes jours.

Eléonore poussa un cri et se leva rugissante, l'œil en feu.

Au même moment, un bruit se fit entendre dans le corridor; la porte s'ouvrit avec violence, et le comte de Rouge-Cloître apparut, les cheveux épars, les vêtements en désordre et se débattant contre son gardien, le sourd-muet.

(A continuer.)

L'HÉRITIÈRE DE DUIVENVOORDE.

Épisode de la lutte entre les Hameçons et les Cabillauds.

CHAPITRE XIV. — LE CHEVALIER A LA SOMBRE ARMURE.

Nous devons à nos lecteurs de leur expliquer l'apparition, aussi subite qu'inattendue, du chevalier Herman de Stryen sur le champ du tournoi, alors que sa mort, sous les murs d'une forteresse musulmane, avait été rapportée avec tant de vraisemblance par le guerrier normand.

Nous ne saurions mieux faire que de raconter brièvement la vie et les aventures du jeune chevalier hollandais, depuis le moment où il quitta son manoir de Horst, avec son fidèle écuyer, pour se diriger vers les contrées lointaines où il allait combattre les ennemis du nom chrétien.

Nous avons quitté le nouveau croisé au moment où, le cœur rempli d'une poignante douleur, il éperonnait son cheval dans la vaste bruyère d'Oosterhout, pour échapper à la tentation de châtier l'insolent éclat de rire de son odieux rival.

Rien ne put le détourner de son chemin; il traversa Paris sans en admirer les splendeurs, sans même s'y arrêter; il resta aussi indifférent à la vue des riches campagnes du nord de la France et de son beau ciel; le spectacle, si nouveau pour un enfant des Pays-Bas, les hautes montagnes des Pyrénées, aux sommets neigeux, ne l'émut pas davantage.

Deux pensées seules occupaient toute son âme: il songeait d'abord sans cesse à celle qu'il avait quittée pour ne plus, hélas! la revoir jamais, et qu'il s'efforçait vainement d'oublier; puis à l'accomplissement de la noble tâche qu'il s'était imposée.

Après plusieurs semaines d'un voyage souvent interrompu, les deux voyageurs s'engagèrent enfin dans les défilés des Pyrénées. Ils allaient donc mettre le pied sur cette terre d'Espagne, objet de leurs désirs; ils allaient admirer son ciel toujours bleu, ses belles rivières, ses vertes forêts, ses champs aux riches moissons, ses orangers, ses citronniers, pliant sous le poids de leurs fruits aux reflets d'or.

Une chose qui causa à Herman la plus vive satisfaction, ce fut la rencontre d'une centaine de chevaliers français qui, eux aussi, allaient prendre la croix et combattre l'ennemi séculaire des chrétiens. Les deux guerriers hollandais furent accueillis avec enthousiasme par leurs compagnons d'armes; ils se joignirent à eux, et la petite troupe s'achemina vers le sud de la Péninsule, en traversant le beau royaume de Navarre.

En plusieurs occurrences, ils eurent des rencontres avec des bandes de brigands redoutables que récélaient alors presque tous les défilés des montagnes. Herman de Stryen eut ainsi occasion de déployer son indomptable courage, son mépris du danger, en même temps que son habileté et sa présence d'esprit; de sorte que tous ses compagnons ne tardèrent pas à le reconnaître comme le chef de l'expédition.

On atteignit les Marches de Castille, et bientôt aussi le théâtre sanglant de la lutte séculaire et sans cesse renaissante des chrétiens contre les Maures.

Le petit renfort arrivait on ne peut plus à propos. Le roi Henri II de Castille venait de mourir, et son fils atteignait à peine l'âge de douze ans. La Castille était ainsi privée de son prince. Cette circonstance inspira au roi maure de Grenade l'idée de recommencer la guerre contre les chrétiens et de replacer le beau royaume d'Espagne sous le joug des disciples de Mahomet, comme au temps où l'étendard du Prophète flottait au sommet de toutes les montagnes de l'Ibérie. Il était entré en campagne avec une armée formidable; les Musulmans s'abattirent comme une nuée de sauterelles sur les riches plaines de la Castille, détruisant, ravageant villes et villages, mettant tout à feu et à sang. Le jeune roi était trop faible pour se mettre à la tête de ses troupes, tandis que son conseil, divisé et hésitant, s'épuisait en vaines discussions et laissait l'ennemi pénétrer jusque dans le cœur du pays.

Telle était la triste situation de la Castille, lorsque Herman y mit le pied avec sa petite troupe, dont l'effectif s'était accru sur son passage de chevaliers et d'écuyers basques et navarrais, et montait déjà à cinq cents hommes environ, tous guerriers éprouvés et dignes de la noble cause qu'ils allaient défendre.

Ils eurent bientôt l'occasion de déployer leur ardeur et prirent part à une série de glorieux combats.

Partout le jeune Hollandais se montrait digne d'être le chef d'une si vaillante phalange; toujours, il était le premier à courir sus à l'ennemi et le dernier à protéger la retraite, lorsque par malheur il fallait céder devant le nombre. Ses compagnons d'armes ne cessaient de l'admirer, son exemple les entraînait, et partout où se voyait la sombre armure qui le recouvrait, on était sûr de trouver autour de lui le carnage et la mort. Son glaive formidable ne restait jamais inactif entre ses mains, et traçait dans les rangs serrés des Mahométans une large brèche, dans laquelle pénétraient les chrétiens sous la conduite de leur glorieux chef.

Après une de ces rencontres, suivies ordinairement de la fuite des Maures, Herman de Stryen, qui avait déployé dans cette occasion son courage habituel, fut élevé sur le pavois par ses compagnons d'armes et reconnu officiellement comme leur capitaine.

Tous jurèrent sur leur blason et leur honneur de chevalier de lui obéir aveuglément et de vaincre ou de mourir avec lui.

Un seul d'entre eux voyait avec une sourde rage les succès et l'élévation de Herman de Stryen: c'était Harold-le-Normand, qui s'était joint à la petite troupe lors de son arrivée sur le sol de Castille et avait nourri l'espoir d'en prendre le commandement. Déçu dans ses illusions, il en conçut une haine mortelle contre le chevalier hollandais et jura dans son for intérieur de se venger dès que l'occasion s'en présenterait.

Entretemps, la vaillante cohorte que commandait le seigneur de Horst, s'était dirigée plus avant vers le sud, ne rencontrant plus guère sur son passage que quelques bandes de pillards dont elle eut facilement raison. Mais ils allaient bientôt avoir affaire à un ennemi plus sérieux.

Le fort de la lutte s'était transporté dans les régions que domine la Sierra-Morena; c'était là que les fidèles serviteurs du jeune roi avaient organisé la résistance, afin de couper la retraite à l'ennemi; mais ils avaient fait un mauvais calcul, et le bruit courait qu'eux-mêmes étaient sur le point d'être cernés.

Ces nouvelles alarmantes engagèrent Herman à accélérer sa marche, et bientôt il arriva avec sa troupe aux pieds de la Sierra-Névada.

C'était vers le soir, et le vigilant capitaine permit à ses hommes de prendre quelque repos; mais à peine s'étaient-ils retirés dans leurs tentes qu'un bruit lointain frappa ses oreilles. Herman resta debout toute la nuit, et les premières lueurs de l'aurore brillaient à peine qu'il vit approcher de ses campements une armée chrétienne en pleine déroute. Ses hommes furent bientôt sur pied et cherchèrent à arrêter les fuyards. Ceux-ci racontèrent que l'armée du roi, après s'être vue obligée de se replier dans les montagnes, avait été attaquée dans une profonde vallée. Un combat terrible avait eu lieu, et les chrétiens vaincus avaient dû chercher leur salut dans la fuite. Quelques divisions avaient pu s'échapper, mais le roi, avec les principaux chefs et une partie de son armée, était resté dans un pli de terrain, entouré de Musulmans comme d'un cercle de fer.

— Fuyez! fuyez! s'écrièrent les vaincus pleins d'épouvante; l'ennemi est nombreux comme les sables de la Castille; dans quelques heures, il aura atteint ces lieux.

— Combien de temps nous faut-il pour y arriver avec nos chevaux? demanda Herman d'un air calme.

— Une heure, en faisant diligence, répondit un des Espagnols; mais ce n'est pas de ce côté qu'il faut vous diriger si vous tenez à votre vie; d'ailleurs, vous arriveriez trop tard et vous vous exposeriez inutilement.

— En avant! en avant! chevaliers, fut la réponse de Herman; courons sus à l'ennemi,

sauvons le roi et l'armée espagnole!

Tous les croisés furent bientôt rangés autour de leur chef, prêts à le suivre dans son audacieuse entreprise. Herman voulut aussi rallier les fuyards et les ramener contre les Maures. Se tournant vers eux, il s'écria:

— Et vous aussi, descendants de la noble race espagnole, compatriotes du Cid, suivez-moi! Aidez-nous à sauver notre roi, à laver l'affront fait au nom espagnol. Par vos foyers ravagés, par vos femmes enlevées, par vos enfants égorgés, par saint Jacques, je vous en conjure, suivez-moi! En avant! pour le roi, pour l'Espagne!

Ces énergiques et nobles paroles relevèrent le courage des Espagnols. Honteux de leur conduite et animés d'une ardeur nouvelle, ils jurèrent tous de vaincre ou de mourir sous la conduite de leur nouveau capitaine.

On se mit en marche avec un enthousiasme indescriptible.

Bientôt on fut assez proche pour entendre le bruit de la lutte qui continuait toujours entre les chrétiens et les Maures; mille rumeurs sinistres remplissaient les airs, répercutés par l'écho des montagnes.

On arrive ainsi sur un mamelon qui permet d'embrasser du regard tout le champ de bataille. L'armée espagnole, enfermée dans une gorge profonde, est environnée d'ennemis innombrables, dont les casques, les armures et les cimenterres reluisent au soleil, véritable muraille vivante, à travers laquelle les chrétiens cherchent en vain à se créer un passage. Ils luttent avec le courage du désespoir, mais leur nombre diminue à vue d'œil, et bientôt il ne restera plus de cette brillante armée qu'un monceau de cadavres.

D'un seul regard, Herman de Stryen a envisagé la situation: un secours immédiat, une attaque subite et vigoureuse peuvent seuls sauver les chrétiens. Heureusement que sa troupe n'a pas encore été aperçue. Montrant à ses hommes l'ennemi de la pointe de son épée, il les excite du geste et du regard, et tous se précipitent comme un tourbillon dans la vallée.

Le cri de guerre des Espagnols „St.-Jacques! St.-Jacques!” retentit, répété par plus de douze cents voix, et un instant après, le glaive de Herman de Stryen tourbillonnait dans les rangs des Musulmans, jonchant la terre de cadavres ensanglantés.

Les ennemis, surpris, regardent avec étonnement et effroi ce chevalier à la sombre armure, tombant comme des nues, suivi d'une légion de guerriers non moins redoutables.

— Le chevalier noir! le chevalier noir! fut le cri qui s'échappa de leurs lèvres affolées. Ce cri se répandit de proche en proche et parcourut bientôt tous les rangs. Entretemps la troupe des croisés s'avancait toujours, impétueuse, irrésistible, répandant autour d'elle le carnage et la mort. Les cadavres s'amoncelaient sous ses pas; ceux qui échappaient au glaive ne trouvaient leur salut que dans la fuite.

Une large brèche est faite dans les rangs des ennemis, brèche sanglante et bordée de cadavres mutilés; encore un effort, et l'armée espagnole est sauvée.

Déjà le chevalier hollandais est salué par les acclamations des chrétiens comme un héros, un sauveur.

Cependant les Maures, le premier moment de surprise passé, ont repris leur présence d'esprit; ils ont vu le petit nombre des assaillants et sont honteux de la faiblesse qu'ils viennent de montrer. Excités par leurs chefs, ils reprennent la lutte avec leur vigueur première; la mêlée devient de nouveau terrible; ils sont dix contre un, et la victoire doit leur rester. La brèche est refermée; le chevalier noir s'aperçoit du danger, il tourne bride immédiatement, suivi des siens; son indomptable courage a bientôt rétabli l'avantage de son côté, et l'armée prisonnière parvient à se frayer un passage à travers les rangs des Infidèles.

Elle atteint ainsi l'entrée d'un défilé, et tandis que les cavaliers de Herman font des prodiges de valeur pour contenir les Maures, l'armée chrétienne parvient à échapper au cercle de fer qui l'environne, s'engage dans la montagne et trouve bientôt un abri dans la Sierra-Névada. Ce n'est que lorsqu'il est certain que tout danger a cessé pour les Espagnols que le guerrier à la sombre armure songe à

se retirer à son tour avec ses hommes pour suivre le gros de l'armée et protéger la retraite.

Ce brillant fait d'armes, où il avait déployé autant de valeur que d'habileté, valut au chevalier hollandais la sympathie et l'admiration de toute la noblesse de Castille. Le régent ne trouva d'autre moyen de le récompenser que de lui confier le commandement suprême d'une division de l'armée espagnole, dont les compagnons de ses exploits devinrent l'avant-garde, toujours prête à marcher au premier signal.

Mais Herman avait payé bien chèrement ce glorieux triomphe. Son fidèle écuyer, le compagnon de ses fatigues et de ses victoires, avait trouvé la mort sur le champ de bataille. Il fut longtemps pleuré par son maître inconsolable et par tous ceux qui avaient appris à connaître la valeur et les belles qualités du noble jeune homme.

L'armée espagnole était sauvée pour le moment; mais le pays n'était pas encore à l'abri des incursions de Mahométans; il était, au contraire, encore occupé en partie par les bandes ennemies, qui continuaient à dévaster et à massacrer tout ce qui se trouvait sur leur passage; le théâtre de la lutte fut transporté vers le sud, où les belligérants se livrèrent de nombreux combats avec des chances partagées.

Partout où le chevalier noir apparaissait avec son héroïque cohorte de croisés, la victoire ne manquait pas de s'attacher au drapeau chrétien; mais les Maures semblaient se multiplier sans cesse, et à mesure qu'on les moissonnait, de nouvelles bandes surgissaient. La couronne d'Espagne était sauvée, mais non encore préservée de tous les dangers qui la menaçaient: notre héros s'était imposé la tâche de les écarter.

Cette noble mission n'était pas au-dessus de ses forces; il avait pour la mener à bonne fin son invincible courage, ses connaissances militaires et ses vertus chevaleresques. Tantôt, en élevant sa voix, toujours écoutée, dans les conseils, tantôt en poussant sur le champ de bataille son cri de guerre, il savait électriser tout son entourage. Cependant, même au milieu de l'entraînement du combat, il ne pouvait oublier sa patrie et celle pour laquelle il avait quitté son pays. Par-dessus son armure, il portait toujours, comme seul ornement, la petite croix d'or qui avait appartenu à Aleidis de Duivenvoorde, et souvent ses compagnons d'armes le surprirent les yeux pleins de larmes, attachés sur cet objet, qui valait pour lui plus que tous les bijoux de la terre.

Nous ne pouvons suivre Herman de Stryen dans toutes ses expéditions contre les Maures; nous dirons seulement que si, après deux années de luttes, le royaume de Castille avait repris ses anciennes limites et repoussé les Musulmans de son sein, ce fut en grande partie grâce à notre héros.

Une seule place restait au pouvoir des Maures: c'était la forteresse de Cambil, sise dans le nord de la Sierra-Névaða. Le chevalier aux armes noires résolut de leur enlever cette dernière position.

La défense fut longue et opiniâtre, car Cambil, assise sur un rocher très-élevé, restait à l'abri des traits des chrétiens et même de leur artillerie; d'un autre côté, la place était abondamment fournie de vivres. Cependant il était de toute nécessité de s'emparer de cette forteresse, qui dominait un passage important.

Mais les efforts furent vains, et la vaillance des chrétiens venait se briser contre les murailles redoutables. Plus d'une tentative n'avait obtenu d'autre résultat que des pertes considérables; réduire les ennemis par la famine était une entreprise tout aussi impraticable; plusieurs fois ils envoyèrent ironiquement au moyen de

leur artillerie des vivres dans le camp chrétien, pour prouver qu'ils en étaient abondamment fournis. D'un autre côté, le bruit circulait qu'une nombreuse armée mauresque arrivait au secours de la place assiégée.

Herman de Stryen se voyait donc dans la nécessité de s'emparer coûte que coûte et sans délai de cette position; il résolut de donner l'assaut et de se mettre lui-même à la tête de ses hommes.

Les assiégeants escaladèrent le rocher et se précipitèrent avec une énergie désespérée contre les remparts ennemis, bien résolus à vaincre ou à mourir. Trois fois repoussés, ils revinrent à la charge à trois reprises. Herman voyait succomber la fleur de ses chevaliers, et il pouvait craindre que son armée entière ne

Parmi ces derniers se trouvait Harold-le-Normand, qui profita de ce moment de trouble pour s'emparer de la croix d'or qui brillait sur la cuirasse du jeune homme. Après avoir accompli cette mauvaise action, il rejoignit l'armée et se précipita dans la mêlée.

La blessure du chevalier noir n'était heureusement pas dangereuse; au bout de quelques semaines il était entièrement rétabli; mais il éprouvait un grand chagrin par suite de la perte de la croix d'or qui lui était si chère.

Par la chute de Cambil, la chrétienté était sauvée en Espagne; la mission des croisés était donc accomplie; un grand nombre d'entre eux songèrent à retourner dans leurs pays.

Parmi eux était Harold-le-Normand, qui s'empressa de quitter une terre où il n'y avait plus à récolter ni gloire ni butin. Il se dirigea vers les Pays-Bas et arriva en Hollande où il prit du service sous la bannière de Floris Halvenaar, à qui il raconta les événements d'Espagne; il ne manqua pas de parler du chevalier néerlandais. En apprenant des nouvelles de son ennemi et en apercevant la croix d'or qu'il savait avoir appartenu à Aleidis de Duivenvoorde, Floris conçut le projet de se servir de cette circonstance pour annoncer à la jeune fille la mort de celui dont elle attendait toujours le retour; il chargea Harold de cette mission mensongère, dont celui-ci ne s'acquitta que trop bien.

Herman était encore resté quelques mois en Espagne. Durant l'été de l'année 1393, il assista au couronnement du roi Henri III de Castille. Lorsqu'une paix honorable et même avantageuse eut été signée peu après cet événement, il se décida à son tour à quitter le théâtre de ses exploits, malgré les efforts que fit le jeune roi pour le retenir; il partit suivi des bénédictions de tout un peuple reconnaissant.

Au mois de septembre, il revoyait le ciel de sa patrie, le cœur palpitant d'angoisse. Durant près de trois ans il n'avait reçu aucune nouvelle de la compagne de sa jeunesse. Était-elle encore en vie? N'avait-elle pas déjà donné à un autre son cœur et sa main? Ou bien son absence aurait-elle produit l'effet que sa présence n'avait pu produire? — Telles étaient les pensées qui l'agitaient lorsqu'il vit poindre les tourelles de son manoir de Horst. Le brave Koen, qui reçut son maître avec des larmes de joie, eut bientôt satisfait sa curiosité et lui raconta comment il avait été la victime d'une noire machination; il lui donna en même temps la certitude que la jeune fille n'avait cessé de songer à lui pendant son absence.

Dès qu'il apprit qu'Aleidis était à la cour de Hollande, il ne put contenir son impatience; après avoir changé d'armure, il prit immédiatement le chemin de la capitale, où il arriva, comme nous le savons, juste au moment où Floris Halvenaar, le chevalier traître et félon, allait être proclamé le vainqueur du tournoi.

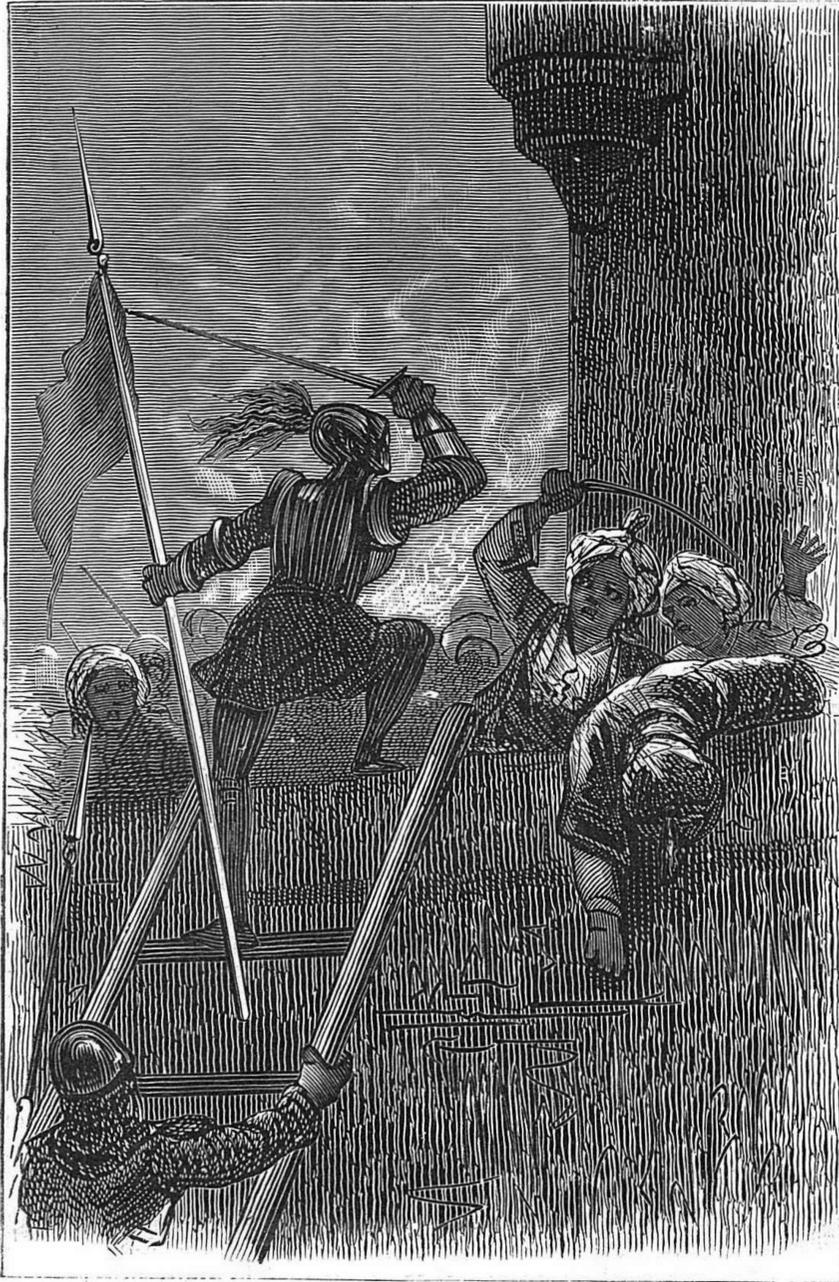
(A continuer.)

LA BOITE AUX JEUX D'ESPRIT.

Logogriphe.

Lecteurs, sur trois pieds seulement
Je t'offre un brillant instrument;
Un mal qu'on endure avec peine;
Un écueil qu'on fuit prudemment;
Sur deux pieds, ce métal dont chacun, sûrement,
Voudrait avoir sa poche pleine.

(Le mot de l'énigme publiée dans notre N° 28 est: LES DEUX PÔLES.)



L'HÉRITIÈRE DE DUIVENVOORDE.
„Il se précipita seul sur le rempart.”

restât sous les murs de Cambil.

Tout-à-coup il prit un parti héroïque: plaçant d'une main une échelle contre les murailles et saisissant de l'autre le drapeau chrétien, il se précipita seul sur le rempart, en faisant aux siens signe de le suivre, et se trouva bientôt au milieu des ennemis.

La vue du chevalier noir fit reculer les Maures; cela ne dura qu'un instant, mais cette hésitation avait suffi pour permettre aux guerriers qui suivaient Herman de prendre pied comme lui au sommet des murailles.

Tout-à-coup, une flèche fend les airs et, pénétrant par le défaut de la cuirasse, elle s'engage dans les chairs du jeune héros, qui tombe sans mouvement sur le sol.

A cette vue, un cri terrible de vengeance s'échappa de toutes les bouches, et au bout de quelques heures d'une lutte acharnée, la forteresse maure était au pouvoir des chrétiens.

Tandis que la plupart de ses compagnons s'occupaient ainsi à venger leur chef, quelques chevaliers étaient accourus à son secours.